

fortune personnelle, il ne pouvait vivre et poursuivre ses études que grâce à une modeste pension due à la bienveillance de son parrain qui habitait la province.

Un jour, l'étudiant reçut une terrible nouvelle ; son parrain était mort subitement, sans faire de testament ; tout ce qu'il possédait revenait à ses héritiers naturels, le filleul n'avait plus rien à espérer.

C'était pour le jeune homme un véritable effondrement ; du jour au lendemain il lui fallait gagner sa vie et abandonner ses rêves d'avenir. Les études en médecine coûtent fort cher. Comment arriver à les payer quand il ne savait même pas de quelle façon assurer sa subsistance ?

La mort dans l'âme, l'infortuné se mit à battre le pavé de Paris pour trouver un emploi, chose toujours assez difficile et encore plus pour lui qui n'avait aucun état dans les mains. Enfin, après avoir frappé à bien des portes, il trouva un libraire qui consentit à le prendre comme employé à de très modestes appointements ; mais c'était son pain assuré.

Avec courage, il commença cette nouvelle vie, si différente de celle qu'il avait menée jusque-là. Il lui fallait être tous les jours à 8 heures au magasin, l'ouvrir, le nettoyer et y rester toute la journée à la vente, quand son patron ne l'envoyait pas en course.

Au milieu de tous ses soucis, il avait oublié l'aveugle, car maintenant il ne passait plus à l'endroit où le vieillard avait coutume de se tenir, la boutique du libraire étant située dans un quartier opposé.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Puis un matin l'ex-étudiant eut une commission à faire près du jardin public, fréquenté par le père Benoît. En arrivant à la grille, il y vit un grand vieillard aveugle, fort bien mis, qui semblait attendre quelqu'un. Le jeune homme recula stupéfait ; ce monsieur correct était le portrait vivant de l'ancien mendiant.

— Père Benoît, est-ce bien possible que ce soit vous ? dit-il enfin.

— Monsieur Robert ! quel bonheur ! s'écria avec une explosion de joie l'aveugle, qui connaissait le prénom du jeune homme ; tous les matins, j'espérais vous voir. Que vous est-il arrivé ? Moi-même j'en ai long à vous raconter, mais ici on n'est pas bien pour causer, et puis il fait froid, voulez-vous venir chez moi ?

— Avec plaisir, répondit Robert, dont la curiosité était vivement excitée ; mais maintenant c'est impossible ; je suis pressé et mon temps ne m'appartient plus.

— Eh bien, ce soir, si vous voulez, après souper ; voici mon adresse.

— C'est entendu, fit le jeune homme en prenant la petite feuille que lui tendait le vieillard.

Le soir, il fut exact au rendez-vous. Il trouva le père Benoît installé dans un fort bel appartement, où rien ne manquait à son confort. Le vieillard lui expliqua la cause de ce changement inouï de fortune : il avait un frère parti tout jeune en Amérique pour y tenter la chance et qui ne lui avait jamais donné de ses nouvelles. Il avait réussi, paraît-il, puisqu'il était mort fort en riche, il y avait quelques mois, en léguant sa fortune à son frère. Quand j'ai appris cette bonne aubaine, continua le vieillard, j'ai tout de suite pensé à vous en faire profiter, Monsieur Robert, vous avez été si gentil pour moi, vous m'avez dit que vous n'étiez pas riche ; d'ailleurs les étudiants ne le sont jamais.

— Je ne suis plus étudiant, mon pauvre ami, dit tristement Robert qui conta son histoire.

— On peut dire que cette fortune m'est tombée à point, s'écria avec joie l'aveugle ; mon cher enfant, vous voilà tiré d'affaire ; vous serez mon héritier, mais j'entends bien vous faire profiter de mon vivant de ce qui doit vous revenir un jour ; Monsieur Robert, vous allez me permettre de remplacer votre parrain ?

Bouleversé par la surprise et l'émotion, le jeune homme ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

— J'accepte votre généreuse proposition, dit-il enfin en prenant les mains du vieillard, mais c'est à la condition que nous habiterons ensemble, et que nous ne nous quitterons plus.

— Je n'aurais pas osé vous le demander, répondit l'aveugle en pleurant de joie.

C'est ainsi que par un mutuel service, l'étudiant et le vieillard se sont assuré l'un des bonheurs les plus vrais de la vie, celui qui perpétue dans l'âme la joie de la reconnaissance.

[L'Echo du Noël]

